

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

SOMMAIRE

Fausse Exégèse (Flory). — La dislocation de la majorité (Varine). — Lettre de Russie (Jacques Soudou). — Déclaration de Cachin et Frossard. — Henri Barbusse et la 3^e Internationale.

Les Bolcheviks et leur activité (Henriette Roland-Holst). — Réflexions sur le complot (Albert Treint). — Vers les jeunesses communistes (le Congrès du Comité pour l'autonomie). — Documents divers.

FAUSSE EXÉGÈSE

Qui, Méric, rien de terrible comme les exégètes, surtout lorsqu'ils abordent l'examen d'un texte, non pour en extraire ce qu'il contient réellement, mais pour lui faire dire ce qu'ils désirent qu'ils contiennent.

C'est ainsi que Dunois, parfois mieux inspiré, reprenant notre motion de Strasbourg, écrit dans le *Populaire* : « S'il n'y avait que du marxisme chez nos compagnons d'extrême-gauche, nous ne serions séparés d'eux que par d'imperceptibles nuances. Mais il y a je ne sais quelle reviviscence d'insurrectionnalisme... Il y a que la haute affirmation de Karl Marx : la conquête du pouvoir politique est le premier devoir de la classe ouvrière, a été transcrite par le Comité de la 3^e Internationale sous cette forme qui la défigure et la trahit : La tâche du prolétariat consiste, à l'heure actuelle, en la MAINMISE IMMEDIATE sur le pouvoir de l'Etat capitaliste. »

Et comme il s'agit de condamner notre « extrémisme verbal » en lui opposant le « positivisme révolutionnaire » des centristes du Parti, Dunois, plus soucieux du but qu'il poursuit que de l'exégèse sérieuse de la pensée de Marx et de la nôtre, ajoute :

« Mainmise immédiate, cela veut-il dire qu'il faudra sauter, dès ce soir, sur l'Elysée, la Chambre, la Préfecture de police ? »

Avant de donner à Dunois les explications dont il a grand besoin, si on en juge d'après l'absurdité de la seule interprétation qu'il a

trouvée, qu'il me permette de lui poser quelques questions qui ont leur importance.

De quel insurrectionnalisme veut-il parler et sans lequel nous ne serions séparés de la majorité actuelle du Parti que par « d'imperceptibles nuances » ? Sur quels actes officiels du Comité de la 3^e Internationale s'appuie-t-il pour nous taxer d'insurrectionnalisme ? S'il est vrai qu'on peut être insurrectionnel sans être révolutionnaire, est-il possible d'être révolutionnaire sans être insurrectionnel ?

Je veux croire que pour justifier son affirmation, Dunois a autre chose que la phrase qu'il détache de notre motion de Strasbourg et contre laquelle il dresse bien légèrement la formule de Karl Marx. Il est facile d'affirmer doctoralement que nous défigurons et trahissons la pensée de celui-ci, il reste cependant à le prouver et Dunois s'y efforcerait en vain.

La formule de Marx et la nôtre sont, en effet, exactement les mêmes. La différence d'expression ne vient que de la différence de situation. Il est évident qu'au milieu du XIX^e siècle, en plein essor de la puissance capitaliste, Marx ne pouvait parler comme il l'aurait fait en période révolutionnaire. Que signifie sa phrase, sinon qu'à l'heure où la bourgeoisie fera faillite, à l'heure où le prolétariat devra faire sa révolution, son premier devoir sera « la MAINMISE IMMEDIATE sur le pouvoir de l'Etat capitaliste ».

La même idée se retrouve dans la résolu-

tion du Congrès international d'Amsterdam, en 1904, et rappelée chaque année en tête de notre carte du Parti :

« *Le Congrès repousse de la façon la plus énergique les tentatives révisionnistes tendant à changer notre tactique éprouvée et glorieuse basée sur la lutte de classes et à remplacer la conquête du pouvoir politique de HAUTE LUTTE contre la bourgeoisie par une politique de concession à l'ordre établi.* »

A moins de penser que le bulletin de vote doit par sa seule vertu assurer cette conquête et représenter la seule forme de cette « haute lutte », cela veut dire encore qu'à une certaine période que le Congrès pas plus que Marx ne pouvait situer exactement dans l'Histoire, le prolétariat devra s'emparer du pouvoir.

Aujourd'hui la révolution est commencée et la situation mondiale est essentiellement révolutionnaire. Kautsky, il y a une dizaine d'années, disait déjà : « *La Révolution ne peut plus être prématurée* ». Ceux qui se déclarent prêts à donner demain leur adhésion à la 3^e Internationale vont-ils prétendre qu'elle l'est aujourd'hui ? Le premier Congrès de Moscou affirmait l'an dernier dans sa résolution qu'« *une nouvelle époque est née : époque de désagrégation du capitalisme, de son effondrement intérieur : époque de la révolution communiste du prolétariat.* » Et plus loin, après avoir montré que « *le capital mondial s'arme pour un dernier combat* », il ajoutait : « *A ce nouveau, à cet immense complot des classes capitalistes, le prolétariat doit répondre par la conquête du pouvoir politique...* » Dunois oserait-il soutenir que la 3^e Internationale envisage cette conquête par le suffrage universel ou posera-t-il comme condition de son adhésion à l'Internationale Communiste la répudiation de cette motion ?

Il est un point, capital pourtant, que les exécutés intéressés de notre formule oublient totalement d'examiner, c'est qu'elle embrasse une situation générale et non un cas particulier.

Nous ne disons pas : la tâche du prolétariat français, allemand ou chinois, mais la tâche du prolétariat, c'est-à-dire du prolétariat mondial, celui des Etats capitalistes amenés par les crimes de leur bourgeoisie dirigeante au bord de la révolution, celui auquel tous les communistes du monde disent : tu es placé devant ce dilemme : ou te libérer par la révolution ou te résigner à subir l'esclavage toujours plus douloureux, plus meurtrier d'un capitalisme entraîné par le développement normal des événements à t'écraser chaque jour davantage.

Ce caractère général du débat s'attache tout

naturellement au reste de la phrase « *L'heure actuelle* ». C'est la période présente, celle que définit la résolution de Moscou que je viens de citer. Les mots « *Mainmise immédiate* », ainsi appliqués à la révolution mondiale et non à celle d'un pays, signifient que là où la révolution éclate, le prolétariat doit immédiatement s'emparer du pouvoir politique sous peine de voir échouer le mouvement.

La fausseté de toute autre interprétation tendant à localiser notre formule pour en mieux souligner l'impossibilité de réalisation immédiate est péremptoirement démontrée par la phrase qui la précède immédiatement dans notre motion de Strasbourg : « *Il (le Parti) décide donc de donner son adhésion à la 3^e Internationale, à ses principes et à son action définis ci-dessous :*

I. — *La tâche du prolétariat... etc..* »

On voit donc qu'il s'agit non des principes de tel ou tel parti, applicables à tel ou tel pays, mais de principes forcément généraux de la 3^e Internationale et établis par elle pour tous les prolétariats du monde.

Il serait insensé de prétendre que Moscou spécifiait là qu'instantanément et simultanément, les prolétaires de tous les pays devaient, comme le dit Dunois, sauter sur leur Elysée, leur Parlement et leur Préfecture de police.

Notre propagande, nos contradicteurs le savent bien, n'a jamais visé d'objectifs aussi ridicules. Mais lorsqu'il s'agit de discréditer des adversaires, tous les moyens ne sont-ils pas bons ? Les reconstructeurs en ont, à notre égard, employés de pires.

FLORY.

Jeudi 5 Août

A 20 H. 30

Salle des Fêtes de la Bellevilloise

RUE BOYER (XX^e)

GRAND MEETING

Organisé par le Comité de la 3^e Internationale

Sous la présidence d'honneur de

GUILBEAUX et SADOUL

CONDAMNÉS A MORT

GRATEURS :

Noël GARNIER, Ch. RAPPOPORT

Jean RIBAUT

Henry TORRÈS, MERCIER

PARTICIPATION AUX FRAIS : 0 fr. 50

Les portes ouvriront à 20 heures

La Dislocation de la Majorité

Nous publions dans ce numéro la déclaration faite par Marcel Cachin et Frossard devant le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, et sur la foi de laquelle les deux délégués majoritaires ont été admis au 2^e Congrès communiste international, avec voix consultative. Quoique l'*Humanité* se soit abstenue de publier cette déclaration, nous avons pu lui donner une publicité assez large pour que l'opinion du Parti en soit saisie. D'autre part, le télégramme laconique de Cachin et Frossard, où se trouvait la phrase : « *Personnellement, nous pensons l'adhésion nécessaire* », a suscité déjà d'intéressants commentaires, où se dessinent deux courants dont nous ne devons pas négliger de noter les manifestations.

Ce télégramme a été commenté d'abord par le directeur intérimaire de l'*Humanité*, Léon Blum, qui s'est evertué à en atténuer la portée, et qui a désavoué avec force euphémismes et circonlocutions le véritable directeur de l'*Humanité* et le secrétaire du Parti. C'est là un conflit qui ne manque pas d'intérêt. Il confirme nos observations antérieures suivant lesquelles la prétendue « majorité » du Parti n'est nullement majoritaire, et prouve que Cachin et Frossard, non seulement ne représentent pas en Russie le Parti, mais encore ne représentent même pas leur fraction.

Leur fraction est une coalition hétérogène et immorale d'éléments très divers, sans doctrine commune et sans programme, et qui s'est constituée avec l'unique objectif de faire obstacle à la véritable majorité du Parti, c'est-à-dire la tendance du *Comité de la 3^e Internationale*. Si, lors du Congrès de Strasbourg, chaque fraction avait défendu loyalement ses conceptions propres, il n'est pas douteux que la nôtre eût aisément triomphé. Mais le centre est parvenu à donner le change et à tromper certaines fédérations en se déclarant, *en paroles*, d'accord avec la 3^e Internationale, et en pratiquant, *en fait*, la politique de la 2^e Internationale : ainsi s'est constituée cette soi-disant majorité, groupant des éléments de gauche et de droite avec ceux du centre, et vouée à une impuissance totale dans l'action.

Nous avons toujours dit que cette « majorité » se disloquerait au premier contact d'un problème sérieux : nous assistons aujourd'hui à la dislocation. Tant qu'il lui fut possible d'éluider les difficultés et d'esquiver les responsabilités, elle a pu conserver en apparence un aspect intact, et à la condition de se placer sous l'hégémonie réformiste. Mais dès que l'Internationale Communiste a mis en demeure deux représentants du centre de se prononcer sans feinte sur des questions précises, la débâcle s'accomplit.

A la suite de Léon Blum, c'est Bracke, c'est

Paul Faure, c'est Mayéras, qui ont formulé en langage plus ou moins franc leur réprobation de l'attitude des deux ambassadeurs centristes. On peut sans témérité prévoir que leur point de vue sera celui des élus de la Haute-Vienne et du Nord, celui de Longuet et des autres interprètes du réformisme. Quant aux approbations de l'opinion de Cachin et Frossard, on peut les compter : seuls, Renoult et Paul Louis, le premier avec netteté, le second dans un style mystérieux, se prononcent dans ce sens.

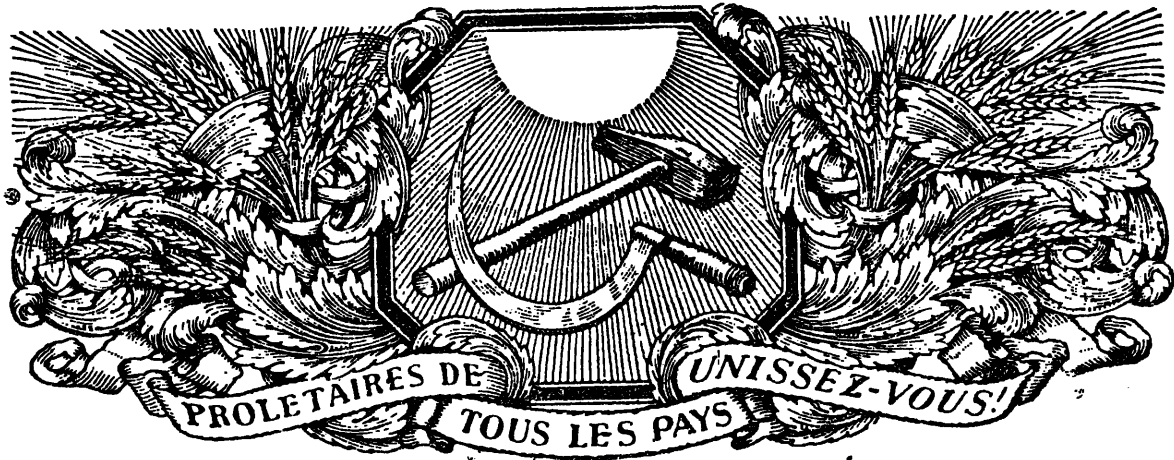
Nos camarades du Comité Exécutif de Moscou ont certainement surestimé la valeur représentative des deux délégués centristes, et leur admission au Congrès, même à titre consultatif seulement, ne s'explique que par la déclaration qu'ils ont faite et dont nous donnons plus loin le texte. La preuve sera bientôt éclatante que, seul, le groupement du *Comité de la 3^e Internationale*, participe de l'idéologie et de l'action communistes. Car rien ne permet de croire que la déclaration des mandataires de la majorité sera approuvée, même par Renoult et Paul Louis, qui avaient donné leur avis avant la publication de ce document. Au surplus, le Congrès posera certainement des conditions formelles à l'admission de nos majoritaires, pour qui ces conditions seront évidemment inacceptables.

En effet, la coalition majoritaire n'a été cimentée que par le sentiment de co-responsabilité, de complicité, qui unit des hommes dont la politique fut commune pendant la guerre, politique de « défense nationale », c'est-à-dire de soumission au capitalisme, d'abandon total de la lutte de classes, et dont l'expression de hardiesse suprême fut l'adhésion à l'hypocrisie wilsonienne. On ne voit pas comment cette coalition se purifierait elle-même en éliminant certains de ses éléments constitutifs.

La condition essentielle du ralliement à l'Internationale Communiste est la reconnaissance et la répudiation honnêtes des fautes commises depuis le 4 août 1914. Nous n'avons cessé de le déclarer, et nos adversaires n'ont cessé de se refuser à cet acte nécessaire de contrition, sans lequel les militants qui se sont lourdement trompés pendant la guerre ne peuvent plus aspirer à la confiance des masses.

L'action du *Comité de la 3^e Internationale* reste donc la sauvegarde de l'idée communiste en France et doit être poursuivie avec plus d'activité, plus de ténacité que jamais. A ceux qui se réclament sincèrement de l'Internationale Communiste d'y collaborer.

VARINE.



Lettre de Russie, par J. SADOUL

Nous sommes heureux de publier ici une lettre de Jacques Sadoul au Comité de la 3^e Internationale, dont le texte nous est malheureusement parvenu avec plus de six mois de retard. L'intérêt de cette lettre n'en est pas moins très actuel, et nos lecteurs se rendront compte de la clairvoyance de notre ami qui ne prédisait pas en vain, Clemenceau regnante, l'échec de toutes les tentatives de renversement du pouvoir soviétique.

Ce qui paraît manquer à la plupart des camarades français, c'est une juste compréhension de la valeur incomparable de la doctrine et de la tactique bolcheviques, transformées et amendées au cours de trois années de lutte révolutionnaire, c'est la connaissance suffisante de la colossale expérience acquise dans tous les domaines par un parti admirablement organisé et réaliste, qui gouverne depuis deux années la nation la plus vaste et la plus peuplée du monde, en visant sans cesse un but dont il se rapproche sans cesse : la destruction du régime bourgeois et la construction progressive d'une communauté où les ouvriers et les paysans exerceront directement tout le pouvoir. Malgré leur clairvoyance, les meilleurs d'entre vous sont trop loin des événements russes. Ils ne peuvent qu'entrevoir à peine les formes multiples et changeantes de cette révolution encore dissimulée à leurs yeux par un voile de mensonges qu'il est difficile de soulever.

J'ai notamment l'impression qu'on ne se rend pas compte chez nous de la profondeur du mouvement russe. Même dans nos milieux d'avant-garde, on paraît encore trop disposé à le réduire à l'activité hardie et heureuse d'une minorité, d'une élite ouvrière et intellectuelle. C'était vrai il y a deux ans. Et n'est-ce point nécessairement vrai d'ailleurs, toujours et partout, au début de toutes les révolutions politiques ? En novembre 1917, une poignée d'hommes énergiques, sachant bien ce qu'ils voulaient et où ils allaient, groupaient et utilisaient pour atteindre les fins qu'ils se proposaient, les foules mécontentes et inconscientes. Depuis lors, un immense travail de propagande, propagande par la parole et le journal, mais surtout propagande par les faits, par les résultats accumulés,

n'a pas cessé de conquérir de nouveaux soldats à l'armée révolutionnaire.

Le Parti Communiste Russe qui comptait quelques milliers de membres en mars et quelques dizaines de milliers en novembre 1917, en compte aujourd'hui huit cent mille. Il en comprendrait bien davantage si un souci constant d'épuration n'excluait pas ou n'interdisait pas l'accès du parti aux éléments de moralité et de foi suspects. Nous ne recrutons que des combattants. Je parle ici des sections russes du parti. Trop souvent, les petits groupements étrangers constitués ici, mêlés d'éléments disparates et indésirables, ouvriers de la onzième heure, venus au socialisme et à la révolution après la victoire, font tache, malheureusement pour notre amour propre de militants occidentaux. Je tiens à vous dire que depuis longtemps déjà j'ai renoncé à travailler avec le groupe français de Moscou (1). Je ne parle donc que des camarades russes ou plus exactement des groupements russes. La qualité de membre du Parti Communiste impose ici beaucoup d'obligations et n'assure aucun privilège. C'est le seul exemple d'un parti de gouvernement, d'un parti qui ait vraiment entre ses mains tout le pouvoir et qui ne soit pas en même temps le parti de l'assiette au beurre. Le communiste travaille plus et est payé moins que les autres citoyens. Dans l'armée et dans l'économie nationale, il est chargé des fonctions les plus difficiles. Pendant les attaques, par exemple, les soldats et les commissaires communistes doivent marcher au premier rang, donner l'exemple de la discipline et du courage. Le pourcentage des communistes tués est infiniment plus élevé que celui des non-communistes. Les défaillances sont implacablement réprimées. Elles sont rares. Devant tous les tribunaux, la qualité de communiste constitue une circonstance aggravante du délit ou du crime. Maximum de devoirs, minimum de droits, telle est la formule rigoureusement exacte. Nous voici loin du séduisant radicalisme français.

Autour des huit cent mille hommes qui constituent la garde d'honneur de la révolution, se sont groupés peu à peu des millions et des millions d'ouvriers, de paysans et d'intellectuels qui ont

(1) Depuis l'envoi de cette lettre, le Groupe communiste français de Moscou a d'ailleurs été dissous, et ses éléments de valeur sont entrés dans le Parti communiste russe. — N. D. L. R.

appris d'abord à comprendre, puis à respecter, enfin à aimer le pouvoir des soviets. S'il n'en était pas ainsi d'ailleurs, si la portion la plus saine et la plus vivante du peuple russe n'était pas ralliée à la révolution, l'existence du gouvernement prolétarien, prolongée malgré le blocus, malgré la guerre, malgré le chômage, malgré la famine, malgré les épidémies, les victoires militaires remportées — par un peuple qui en mars 1917 était déjà si las de la guerre qu'il se soulevait à cette époque contre la guerre — sur des ennemis nombreux, incessamment renouvelés, mieux équipés, mieux armés, mieux ravitaillés que les nôtres, constitueraient un indéchiffrable mystère.

De tout cela évidemment les camarades français se rendent compte intuitivement. Et vous devez rire comme nous-mêmes quand les hommes d'Etat de l'Entente — pauvres hommes et pauvres Etats — aux heures de dépression, alors qu'ils sont accablés par quelques graves défaites de leurs amis les généraux du tsar, les pendeurs, les pogromeurs et les pillards : Koltchak, Denikine, Youdenitch, etc., alors qu'ils n'ont pas su découvrir encore un nouveau chien enragé à jeter à la gorge du malheureux peuple russe, quand ces gens affirment avec un mépris excessif du bon sens de leurs sujets, que le Pouvoir des Soviets est entre les mains de quelques malfaiteurs, et que l'armée rouge n'est qu'un ramassis de Chinois et d'Allemands, et qu'en somme les bolcheviks règnent sur la Russie par la vertu de la famine et de la terreur.

Je parlerai tout à l'heure de la terreur. En ce qui concerne la famine, que ces messieurs essayent donc de réduire pendant quelques semaines la ration alimentaire des habitants de Paris et de Londres, qu'ils la limitent à celle que reçoivent les ouvriers de Petrograd et de Moscou depuis deux ans ! Ils verront alors de quelle efficacité est cet instrument de règne. Comme ils seraient promptement balayés ! Mieux encore, qu'ils fassent la paix, qu'ils lèvent le blocus et ils verront si le Pouvoir des Soviets, après l'inévitable perturbation où cette brusque transformation de la vie économique plongera provisoirement la Russie, et malgré tous les diplomates, tous les policiers, tous les provocateurs envoyés par l'Entente sous le titre d'agents commerciaux, ils verront, si malgré tous ces ennemis et toutes ces difficultés, les Soviets ne parviennent pas à organiser et à se consolider !

Depuis deux ans, le peuple russe ne cesse pas d'ailleurs de répondre aux arguments de Clemenceau et de Lloyd George. En maintenant au pouvoir, non pas à cause de la famine, mais en dépit de la famine, le gouvernement soviétiste, en envoyant à la mort sur des fronts multiples, des dizaines et des dizaines de milliers d'hommes qui, devant Petrograd par exemple, touchaient en tout et pour tout 100 grammes de pain par jour, qui, sans vêtements chauds, presque nu pieds, demeuraient jusqu'au ventre dans l'eau glacée des tranchées et mouraient en criant : « Vive la Révolution », le peuple russe démontre son affection profonde pour la République Socialiste. Aucun mensonge ne peut valoir contre ces faits qu'il eût été facile de constater sur place si les socialistes de France, n'ayant pas obtenu de Pichon des passeports réguliers, s'étaient montrés, pour une fois, irrespectueux de la forme légale et, en bons révolutionnaires, s'étaient décidés à faire ce qu'ont fait déjà les camarades de tous les pays, c'est-à-dire à venir sans passeports.

Il n'en demeure pas moins certain que le prolétariat français est insuffisamment informé. S'il connaissait les souffrances supportées par ses frères russes, s'il mesurait la signification et les répercussions bienfaisantes pour la classe ouvrière

mondiale de leur résistance inouïe aux efforts de la coalition impérialiste, il leur enverrait plus et mieux que des résolutions de sympathie et qu'une assistance verbale. Il leur apporterait le secours de ses bras. Il empêcherait l'abject gouvernement d'un Clemenceau de poursuivre leur assassinat.

L'établissement d'un lien permanent entre Paris et Moscou permettrait votre information exacte. Malgré le blocus, l'accès de la Russie par terre et par mer, n'est ni très pénible, ni très dangereux pour un camarade non personnellement connu des missions alliées ou vassales qui montent la garde sur les frontières soviétistes. Nous recevons de temps en temps la visite de camarades européens. L'arrivée d'un Français mandaté par le Comité de la 3^e Internationale déchaînerait un vif enthousiasme dans ce pays où notre prolétariat compte les amis les plus ardents, où les plus modestes militants connaissent infiniment mieux que nous-mêmes notre histoire révolutionnaire. J'insiste pour que votre délégué soit choisi parmi vous, qu'il vienne de France et qu'il en apporte le salut des travailleurs français. Qu'il vienne, à titre permanent ou en mission temporaire, il sera le bienvenu. Il appréciera l'hospitalité aimable, délicate, généreuse de nos amis russes. Il vous fera parvenir une documentation qui entraînera certainement le prolétariat français à déployer en faveur de la Russie plus d'activité.

Précédemment, dans des lettres interminables comme celle-ci, — j'ai tant de choses à vous écrire et si peu de temps pour les condenser — j'ai tenté de vous mettre au courant des divers problèmes économiques et politiques résolus ou en voie de l'être. Je me bornerai à répéter aujourd'hui que vous seriez frappés d'admiration si vous pouviez constater sur place les progrès lents, mais incessants, accomplis dans tous les domaines grâce à la volonté tenace des ouvriers et des paysans communistes, malgré la famine, la guerre, le blocus, malgré l'ignorance et l'inexpérience des masses, malgré la difficulté avec laquelle les spécialistes bourgeois — qui travaillent maintenant en grand nombre dans les institutions soviétistes avec loyauté et bonne volonté — cristallisés malheureusement dans les anciennes méthodes, s'adaptent aux plans nouveaux imaginés par le gouvernement prolétarien.

Les journaux d'Occident continuent la campagne infâme contre la terreur rouge. J'ai réfuté déjà ces calomnies. Le gouvernement ouvrier et paysan a toujours montré beaucoup de mesures dans la répression des complots. Songez que des dizaines et des dizaines d'agents de l'Entente, anglais, français et américains, ont été arrêtés en flagrant délit d'espionnage, de destruction de stocks de denrées ou de moyens de transports, d'agitation contre-révolutionnaire, etc., et que jamais, jamais, aucun de ces étrangers n'a été exécuté.

Les gémissements hypocrites poussés par les quelques officiers français qui, après s'être faits les exécuteurs des basses besognes de Clemenceau, ont osé se plaindre d'avoir supporté trois mois d'emprisonnement, alors qu'en tout autre pays, ils eussent été pendus pour des crimes infiniment moins abominables, ne vous ont pas abusés, je pense, non plus que les abjects récits de l'abject Ludovic Naudeau et de ses confrères de la presse reptilienne qui ne pardonneront jamais aux Soviets d'avoir clos l'ère des affaires malpropres, mais fructueuses.

Songez qu'après deux années de dictature prolétarienne, le nombre des exécutions sur l'étendue de l'immense Russie, n'excède pas quelques

milliers, c'est-à-dire, pour prendre un récent terme de comparaison, un chiffre inférieur au chiffre des communistes hongrois massacrés en quelques semaines sur un territoire minuscule après le renversement de Bela Kun. Songez que c'est par dizaines et par centaines de milliers que sont tombées les victimes des protégés de l'Entente, de Mannerheim, de Denikine, de Koltchak et de Youdenitch. Et je vous assure qu'en écrivant cela, je n'exagère aucunement. Clemenceau et Lloyd George le savent bien. Le Commissaire des Affaires étrangères a radiotélégraphié des renseignements officiels, appuyés de témoignages indiscutables et qui établissent : 1° que la terreur rouge n'a jamais été qu'une indispensable réponse à la terreur blanche et qu'elle cessera dès que la suppression de l'appui donné par l'Entente aux Cent-Noirs mettra fin à cette terreur blanche ; 2° que la terreur blanche a fait déjà et fait encore cent fois plus de victimes que la terreur rouge.

Je faisais allusion tout à l'heure à nos succès militaires. Ils sont sérieux et je crois pouvoir les apprécier avec plus d'optimisme que Lénine et Trotsky qui, dans leurs déclarations publiques, s'efforcent toujours, par un respect scientifique de la vérité qui doit paraître incompréhensible à nos peu scrupuleux politiciens, de n'éveiller aucune espérance excessive dans l'esprit des camarades ouvriers et paysans.

Dans la guerre menée contre la Russie, Koltchak, Denikine et Youdenitch sont vraiment les derniers espoirs de l'Entente. Si, dans les mois prochains, leur défaite s'aggrave, Lloyd George et Clemenceau seront contraints de signer la paix que les Soviets leur proposent depuis deux ans.

Au risque de vous ennuyer, en revenant sur des arguments que je vous ai présentés déjà — mais sais-je comment et quand mes lettres vous parviennent ? — je veux résumer de nouveau quelques-unes des raisons pour lesquelles nous devons croire à la continuation des victoires de la République soviétiste, c'est-à-dire à la solidité de la Révolution russe. Entendez bien que je ne veux pas dire que les heures difficiles ne reviendront plus, que nous ne subirons plus de désagréables retours de fortune, mais seulement qu'à mesure que les mois s'écouleront notre position se consolidera et celle des contre-révolutionnaires s'affaiblira.

D'abord, la situation matérielle et technique de l'armée rouge ne cesse pas de s'améliorer. La production des munitions dépasse actuellement la production tsariste. Or, les Alliés ne pourront pas continuer longtemps l'appui trop coûteux qu'ils donnent actuellement aux généraux d'ancien régime. Mais le continueraient-ils que cette assistance deviendrait bientôt inefficace en raison de l'infériorité générale et grandissante des blancs en face des rouges.

L'armée rouge qui, il y a dix-huit mois, n'aurait pas résisté à cinq divisions françaises constituées aujourd'hui sans doute la force militaire la plus puissante du monde entier, comptant plusieurs millions d'hommes armés, suffisamment encadrés, admirablement disciplinés. Discipline de fer, discipline révolutionnaire, discipline volontaire. Je n'ai pas cessé de suivre de très près l'armée rouge et récemment encore en qualité de membre du Soviet Oboroné — Conseil de défense — de l'Ukraine. Dans la plupart des régiments, dans tous ceux où le travail politique est sérieusement fait, la discipline au combat et à l'arrière est assurée par les soldats eux-mêmes. J'ai recueilli de nombreux exemples de soldats jugés et fusillés sur place par leurs camarades pour faits de lâcheté, de vol ou simplement de maraude chez l'habitant.

Les cadres s'améliorent, lentement il est vrai.

Les Académies et les Ecoles militaires rouges forment rapidement de jeunes officiers enflammés par la foi — Koltchak écrit avec amertume « par le fanatisme » — révolutionnaire, suffisant pour les grades subalternes et dont plusieurs, comme jadis nos Hoche et nos Marceau, se sont montrés dignes déjà de recevoir et de conserver les plus hauts grades. Mais la plupart des officiers proviennent des armées tsaristes. Beaucoup ont abandonné Koltchak, Denikine et Youdenitch pour servir chez nous. Koltchak, Denikine et Youdenitch ont, bien entendu, aimé vers eux l'immense majorité des officiers de cour, aristocrates et grands propriétaires. Une faible minorité de ces officiers de classe était seule demeurée en Russie et a pu être mobilisée par nous. C'est surtout parmi eux que se rencontrent les saboteurs et les traîtres, toujours sévèrement châtiés, mais qui ont fait déjà beaucoup de mal. Au début, la majorité des officiers d'origine petite-bourgeoise ou même plébéienne — dans les bas grades — était évidemment hostile, non pas par conscience de classe — ils avaient toujours eu la haine des officiers d'état-major, des officiers aristocrates qui les brimaient et les opprimaient jadis — mais par éducation, par préjugé, par incompréhension de leurs intérêts. Peu à peu, la plupart se sont ralliés, sans enthousiasme évidemment, mais repris par le métier, impressionnés par la bonne tenue de l'armée nouvelle et par ses victoires, remportées d'abord malgré eux et pour ainsi dire contre eux. Dans les périodes de retraite, beaucoup sont tentés de trahir. Quand la situation s'éclaircit, ils redeviennent loyaux. De plus en plus, ils comprennent la nécessité de s'accommoder d'un régime qui dure et durera. On ne peut pas bouder toute sa vie. Pour peu qu'ils se montrent honnêtes et consciencieux, ils sont d'ailleurs parfaitement traités. L'avancement n'étant plus donné à la naissance et à l'argent, mais au mérite, les travailleurs et les braves avancent vite dans l'armée rouge. J'ai souvent exposé d'autre part qu'un grand nombre d'officiers, russes par-dessus tout, voient avec raison dans l'armée rouge la seule armée qui défende la Russie, la seule armée réellement nationale. Youdenitch, Koltchak et Denikine ne sont à leurs yeux que les valets de l'étranger, les instruments de l'Entente. Celle-ci les brisera dès qu'ils cesseront de servir ses desseins, c'est-à-dire de l'aider non seulement à abattre la Révolution, mais aussi à démembrer la Russie, rivale dangereuse que l'Angleterre et les Etats-Unis rêvent d'affaiblir.

Pour toutes ces raisons, un grand nombre d'officiers mobilisés par nous sont actuellement partisans sincères du nouveau régime. La majorité sert honorablement par conscience professionnelle, par désir de faire carrière, et par patriotisme.

Les soldats ouvriers et paysans se battent bien. La propagande politique dans l'armée est la force principale de l'armée rouge. Elle est admirablement organisée par le Parti Communiste qui profite du séjour des ouvriers et surtout des paysans au régiment pour leur apprendre à lire, à écrire, et pour les éveiller politiquement. Des milliers d'écoles, de bibliothèques, d'installations cinématographiques volantes ont été créées. Le premier résultat recherché est que tout soldat sache lire et écrire. Le second, que tout soldat ait des notions précises sur la République des Soviets, sur la Révolution prolétarienne, etc. Par centaines de milliers d'exemplaires chaque jour, des journaux et des brochures sont distribués. Près de vingt mille agitateurs ne cessent de parcourir l'armée. Chaque unité possède son groupe communiste. Je vous rappelle que chaque fois qu'un point du front faiblit, qu'une défaite devient dangereuse, les communistes civils sont mobilisés, accumulés sur le point faible. En quelques semaines, parfois en quelques jours, la situa-

tion est rétablie par ce moyen. Mais ceci est évidemment réalisé au détriment des diverses institutions soviétistes auxquelles ces camarades sont enlevés provisoirement et qui sont ainsi périodiquement désorganisées.

L'armée rouge est une armée de classe, une armée prolétarienne, et c'est en éveillant la conscience de classe des soldats qu'on assure sa victoire.

C'est aussi parce qu'elles sont à l'origine des armées de classe essentiellement composées d'officiers, d'aristocrates et de bourgeois, que les armées blanches ont entamé brillamment chacune de leurs campagnes. Mais fatalement, à mesure que leurs succès se développent et qu'elles sont contraintes d'étendre leurs opérations, de réparer leurs pertes et par conséquent d'augmenter leurs effectifs, c'est-à-dire de mobiliser la population ouvrière et paysanne des régions conquises, ces armées blanches cessent d'être des armées de classe et deviennent des armées composites. De telles armées peuvent lutter sérieusement pour la réalisation d'un idéal national dans une guerre contre l'étranger. La guerre actuelle n'étant pas une guerre nationale, mais une guerre civile, une guerre de classe, ces armées sont vouées à la décomposition dès que, par leurs propres observations ou par notre propagande, les soldats ouvriers et paysans de Koltchak et de Denikine ont été amenés à comprendre quelle mission paradoxale leur est confiée : défendre l'ordre bourgeois contre l'ordre prolétarien, c'est-à-dire leurs ennemis contre leurs amis.

Denikine, Koltchak et Youdenitch ont donc obtenu des succès durables. Ils ne peuvent pas obtenir de succès durables et leurs successeurs possibles n'en récolteraient pas davantage. Il y a là un phénomène dont les hommes d'Etat de l'Entente ne comprendront la signification profonde et la fatalité qu'après s'y être brisés les dents.

Ce qui est vrai des armées contre-révolutionnaires russes est plus vrai encore des armées contre-révolutionnaires étrangères. J'ai dirigé la propagande faite dans les troupes alliées de terre et de mer en Crimée, en Ukraine, en Bessarabie et jusque dans les Balkans. Cette propagande fut médiocre. Pressés par le temps, peu expérimentés encore, nous manquions en outre de bons agitateurs anglo-français et surtout de bonne littérature. Nous sommes infiniment mieux armés aujourd'hui. Les troupes de terre étaient constituées en grande partie par des volontaires. Vous n' imaginez pas cependant la facilité avec laquelle peut être éveillée chez les soldats la conscience de classe. Et ceci prouve quelle importance vous devez attacher à la propagande dans les casernes où les jeunes conscrits vont être désormais dressés, n'en doutez pas, par la caste réactionnaire des officiers, à la répression des insurrections futures. En Russie, quelques entretiens, quelques tracts, de la franchise et du bon sens, et ces hommes, venus volontairement pour combattre le bolchevisme, faisaient grève, refusaient le travail, c'est-à-dire le combat contre leurs frères russes, allant même jusqu'à la révolte quand les officiers osaient insister. Avant l'évacuation d'Odessa, le général d'Anselme, commandant en chef, avouait à un de nos agitateurs que 50 % de ses hommes étaient bolcheviks, mais que 50 % demeuraient fidèles. Il exagérait dans les deux sens. Il nous eût fallu plusieurs mois d'occupation encore pour arriver à bolcheviser une telle masse de soldats apolitiques. Mais 90 % des soldats, y compris les Sénégalais, avaient été neutralisés, rendus inaptes au combat. En 1918, l'expérience avait été faite en Ukraine sur les troupes d'occupation allemandes et autrichiennes avec autant de succès. Si nous avions la chance d'avoir sur territoire russe pour une période assez longue deux ou

trois cent mille soldats anglo-français, l'incendie révolutionnaire en Occident serait rendu inévitable. Mais Lloyd George et Clemenceau, qui nous ont déjà fait tant de bien sans le vouloir, ne sont évidemment plus disposés à mettre à notre disposition d'aussi grandes masses d'élèves. Ils croient moins coûteux et moins dangereux de lancer contre nous les pays baltiques, la Pologne, la Roumanie, et sans doute aussi le Japon. Il faut avoir la naïveté de ces vieux messieurs cyniques, ignorant les hommes et les faits, pour supposer une seconde que le Japon va s'engager dans la grande aventure, s'enfoncer en Sibérie, conquérir l'Oural, marcher sur Moscou, s'épuiser, risquer non seulement la défaite, mais encore la contagion de l'épidémie bolchevique, et cela sans espoir de compensations substantielles, pour rien, pour le plaisir d'être agréable à ses braves alliés américains qui complotent contre lui avec la Chine, fomentent des troubles en Corée et préparent évidemment un nouveau conflit dont l'issue heureuse doit assurer leur hégémonie dans le Pacifique. Il est aussi fou de miser sur les Etats limitrophes de la Russie. Sans parler des oppositions d'intérêts qui prédisposent plutôt ces Etats à se combattre qu'à s'unir, les gouvernements de ces peuples savent fort bien que le droit des masses laborieuses à disposer d'elles-mêmes, pleinement respecté par le pouvoir des Soviets, serait violé certainement par les généraux panslavistes, Denikine et Koltchak, avec lesquels on leur ordonne de combiner leurs efforts. Les ministres de ces Etats, représentants d'une bourgeoisie qui veut avant tout conserver le pouvoir et qui, comme la bourgeoisie de tous les pays, ne comprend pas que son règne touche à sa fin, craignent infiniment moins une Russie bolcheviste dont ils ne peuvent pas admettre la solidité dans leur superbe inconscience, que le rétablissement d'une monarchie russe, qui, infailliblement, ferait alliance avec la réaction allemande, restaurerait les Hohenzollern et raserait avec leur aide « le boulevard des Nations libres », si ingénieusement percé par l'Entente entre la mer Blanche et la mer Noire. S'ils consentaient, au surplus, à participer à cette guerre non pas défensive, mais indignement agressive, ou plus exactement à cette croisade entreprise par l'orthodoxie capitaliste contre les infidèles socialistes, en admettant même qu'ils ne soient pas vaincus et anéantis par nous, ils ne tarderaient pas à constater, dans leurs armées d'abord, puis à l'intérieur de leurs pays si proches de la Russie, les symptômes de décomposition et de bolchevisation nécessairement entraînés désormais par toute guerre de classe, qu'elle soit internationale ou nationale.

Je pourrais multiplier les arguments. J'aurais pu surtout, si j'avais eu plus de temps, préciser et renforcer ceux que je viens d'énumérer à la hâte. Ma conclusion, celle que je n'ai pas cessé de proposer depuis les derniers mois de 1917, c'est qu'il faut, bon gré mal gré, que l'Entente se décide à faire la paix. La preuve est faite que la force des armes est insuffisante pour entraîner la chute du pouvoir des Soviets. La Révolution est un bloc trop résistant. La Russie est un pays décidément trop vaste. Le génie diplomatique d'un Noulens s'y perdrait et aussi la noble activité des généraux français, de tous ces braves militaires, francs comme l'or, pieux et patriotes, glorieux symboles de l'honneur et de la vertu qui, après s'être faits fabricants de faux documents et de calomnies infâmes, cambrioleurs des richesses d'un grand peuple, assassins de vieillards, de femmes et d'enfants, font actuellement « kamarade » avec leurs collègues « Boches » pour emporter, d'accord et la main dans la main, la suprême victoire sur la classe ouvrière et paysanne de Russie.

Jacques SADOUL.

Déclaration de Cachin & Frossard

Les Izvestia du Comité central exécutif Panrusse des Soviets, dans le numéro du 4 juillet 1920, donnent le texte de la déclaration faite par Marcel Cachin et Frossard, délégués majoritaires du Parti socialiste français, sur la base de laquelle le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste a décidé de les admettre au 3^e Congrès de l'Internationale Communiste en qualité d'invités et avec voix consultative.

Voici cette déclaration, qui fut présentée par Cachin et Frossard après une série de réunions du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, où ont été entendus les rapports de Cachin et Frossard sur la position du Parti socialiste français envers la 3^e Internationale.

Camarades,

Nous vous avons présenté le mandat que nous a donné le Congrès de Strasbourg. Comme vous pouvez le voir, le Congrès nous a chargés d'entrer en négociations avec les organisations appartenant à la 3^e Internationale.

Dans ses résolutions de Congrès, le Parti Socialiste français a affirmé sa solidarité complète avec les grands mouvements d'émancipation prolétarienne dans toutes leurs formes. Le Parti a constaté qu'aucune déclaration fondamentale de l'Internationale de Moscou n'est en contradiction avec les principes du socialisme, que la dictature du prolétariat est la pierre angulaire de la doctrine révolutionnaire, que la formation des Soviets des ouvriers, paysans et soldats doit être reconnue comme une conquête primordiale sur la route de la réalisation du pouvoir prolétarien.

Vous nous avez demandé des éclaircissements complémentaires à propos de quelques points de notre première déclaration. Vous avez émis certaines remarques critiques, surtout sur l'action intérieure de notre Parti et de notre presse. En réponse à toutes les observations que vous avez faites, nous croyons nécessaire de présenter les explications suivantes.

Avant tout, il faut indiquer que depuis deux ans déjà, la majorité de notre parti a lutté à chaque occasion propice contre la tactique réformiste. A l'heure actuelle, dans l'état économique et social présent encore plus qu'à l'époque du Congrès d'Amsterdam, nous sommes de votre avis que toute tentative de restauration, ou seulement d'appui au système économique capitaliste est condamnée par les faits et n'est qu'une pure utopie. La société bourgeoise approche d'heure en heure de sa crise mortelle, et le rôle de la classe ouvrière consiste précisément à abrégier le plus possible la période de convulsions que nous vivons. Pour instaurer dans le monde l'ordre et la justice,

il faut que partout et le plus tôt possible triomphe le régime socialiste.

Le socialisme ne peut pas naître aujourd'hui ou demain, comme le résultat des élections parlementaires ou d'un referendum populaire, puisque la classe capitaliste fait tout ce qui est en son pouvoir pour altérer la volonté véritable du peuple, tandis que l'Eglise, la presse jaune, et l'or bourgeois font sans cesse leur œuvre de corruption, pour détourner la conscience des masses ouvrières de sa véritable voie.

Il est entendu que nous ne reconnaissons pas le système du parlementarisme, si cher à la démocratie bourgeoise. Nous connaissons trop bien la valeur intrinsèque du parlementarisme pour espérer, qu'en usant de ce moyen falsifié, la majorité du peuple puisse un jour, par un simple vote, tout en restant dans les cadres de la légalité, accomplir la grande œuvre de la libération du travail.

Pleinement d'accord avec vous, nous déclarons, que la classe travailleuse seule doit transformer et ensuite gouverner l'Etat. Et tout comme vous, nous affirmons, que sous la pression puissante d'une élite, de la minorité d'initiative, de l'avant-garde prolétarienne, qui entretient avec elle toute la classe ouvrière dans la pleine conscience de son devoir, le vieux régime va tomber, l'heure de la révolution sociale va sonner et le règne du socialisme commencera.

Vous nous avez fait vivre des leçons vivantes d'histoire. Vous nous avez aussi prouvé d'une façon évidente, que c'est seulement par la force et par l'action directe révolutionnaire, dans le feu de la guerre civile, que peut être renversé le vieux régime, et que peuvent être posés les fondements de l'ordre social nouveau.

Nous voyons clairement, qu'il n'y a pas d'autre choix devant nous. Ou il faut, comme jusqu'à ce jour, nous courber sous le joug du capitalisme et de l'impérialisme, ou il faut nous jeter contre notre ennemi séculaire avec une implacabilité semblable à celle de la réaction sociale dans son oppression au prolétariat. A la dictature bourgeoise actuelle le prolétariat doit opposer sa propre dictature. Il nous suffit de nous rappeler notre passé national pour trouver la justification des méthodes de violence et de terreur, auxquelles est obligée de recourir inévitablement une classe, qui aspire à l'exercice du pouvoir, si elle veut se maintenir et affermir les bases de l'ordre social futur.

Vous nous reprochez parfois de masquer la nécessité d'exproprier la bourgeoisie, en parlant de la socialisation. Nous ne voulons pas renouveler des discussions vieillies et banales sur ce thème, d'autant plus que dans les sections de l'Internationale, la question de l'in-

demnisation a été discutée suffisamment. Il suffit de dire que dans l'état financier actuel de tous les peuples, cette question se présente en réalité comme vaine.

Nous restons fidèles à notre programme socialiste et demandons l'expropriation et la confiscation des grandes propriétés foncières et de tous les moyens de production du capitalisme industriel et des transports.

En un mot, aucun des représentants du socialisme révolutionnaire ne peut nier que le but le plus proche de tous les efforts de la classe ouvrière doit être l'expropriation, ou, comme nous le disons, la confiscation. Le seul moyen d'y arriver, c'est certainement la violence avec toutes les conséquences provoquées par la guerre civile, dont l'instrument principal, certes, doit être la dictature du prolétariat. En Russie, cette question a déjà reçu sa solution pratique dans le régime soviétique.

Vous nous indiquez, très justement, qu'il ne suffit pas d'une simple reconnaissance verbale de tous ces principes consacrés par la Révolution russe. Les paroles doivent être justifiées par l'action : nous en sommes complètement d'accord. Nous ne voulons pas nier l'insuffisance et la faiblesse de notre tactique dans le passé. Sans contredit, nous avons toujours lutté contre notre bourgeoisie et à chaque mouvement révolutionnaire, nous nous sommes efforcés de préserver ses conquêtes. Mais vous avez raison de votre côté, quand vous nous reprochez de n'avoir pas montré assez d'énergie et la force qu'il eût fallu.

Devant les souffrances longues et terribles des ouvriers et des paysans russes nous comprenons votre colère et vos reproches : nous aurions dû à temps vous venir en aide, et nous n'avons pas eu assez de courage pour remplir ce devoir fraternel. Vous avez également raison d'exiger que la tactique quotidienne de notre parti ait plus de résolution, plus de détermination, plus de caractère révolutionnaire.

Bref, nous devrions suivre le même chemin que celui qui fut suivi en Russie, où triompha la révolution prolétarienne. Notre visite à Moscou, à part l'importance internationale du Congrès, nous a montré avec évidence toutes ces vérités, que nous concevions peut-être trop théoriquement.

Nous allons retourner chez nous en France avec la ferme résolution de préparer notre prolétariat pour l'appropriation des méthodes héroïques de lutte qui ont permis à la classe ouvrière en Russie de prendre le pouvoir, de le conserver et, sur les ruines de l'ancien régime, d'édifier les bases d'un ordre social nouveau, dont toute la grandeur se montre maintenant à nos yeux.

Quelques-uns de nos camarades ont exprimé déjà leur solidarité avec le programme de Moscou. Dans une union fraternelle parfaite avec eux, nous allons unir nos efforts pour que tout le Parti Socialiste français se décide à adhérer à la 3^e Internationale. Nous allons demander la convocation d'un Congrès extraordinaire

du Parti pour lui faire connaître les décisions du Congrès de l'Internationale Communiste. Nous vous prions, camarades, d'accepter l'assurance sincère que non seulement en paroles, mais par les actes, nous sommes prêts à sceller notre accord complet pour engager une lutte à mort contre le capitalisme.

La rédaction des Izvestia fait en post-scriptum la remarque suivante :

« Les camarades Cachin et Frossard, représentants officiels du Parti Socialiste français, se trouvent sur la route de transition entre le social-patriotisme avoué et le camp de la révolution prolétarienne. L'avenir nous montrera dans quelle mesure ils avanceront sur ce chemin ».



HENRI BARBUSSE

ET

LA 3^e INTERNATIONALE

Dans le dernier numéro de Clarté, notre ami Henri Barbusse écrit, à propos de l'anniversaire de l'assassinat de Jaurès :

Inspirons-nous aujourd'hui de la leçon profonde qui se dégage non pas de quelque passage d'un discours ou d'un article de Jaurès, mais de l'évolution même de sa pensée créatrice et du bel affranchissement de sa sincérité.

La clarification qu'il était nécessaire de provoquer par une cassure au sein du parti républicain, elle est à faire aujourd'hui au sein du parti socialiste. N'ayons pas la pensée sacrilège de nous servir de la prédication de Jaurès en faveur de « l'unité » pour vider sa propre conscience en préconisant l'unité factice des faux et des vrais socialistes.

La vraie doctrine socialiste est le communisme international. Et plus encore qu'une doctrine théorique qui, fixe par ses cadres, est, sur quelques points d'application, flottante, en fait et en principe, le vrai socialisme, c'est l'esprit de la 3^e Internationale. La grandeur des hommes de Moscou et le secret de l'accord qu'ils ont fait durer au milieu d'une contre-révolution universelle, réside dans le farouche extrémisme, dans la parfaite intransigeance avec lesquels ils défendent des vérités éternelles, dans le mépris définitif dont ils dominent des questions accessoires, celle de nationalité, par exemple, — questions que l'ignorance grossit, ou que l'intérêt capitaliste déforme — et que l'avenir balayera.

Les Bolcheviks et leur Activité

Les prédictions de Marx et d'Engels sur les conséquences de la guerre impérialiste dont, quelques dizaines d'années avant son déclanchement, ils prévoyaient déjà l'inévitabilité, se sont réalisées.

La catastrophe économique et sociale à laquelle elle devait infailliblement amener a creusé devant le prolétariat du monde entier un abîme de faim, de chômage, de misère, d'exploitation intense, de servage envers la bourgeoisie, d'esclavage illimité envers le gros capital tout-puissant. Mais une autre partie de la prédiction s'accomplit simultanément. La crise économique et sociale provoquée par la guerre éveille la force révolutionnaire du prolétariat qui doit à la fin des fins briser la carapace du monde capitaliste bourgeois.

Ces deux phénomènes : la crise économique et sociale et la révolution se manifestent sur la même base, c'est-à-dire sur celle de la guerre, et c'est pourquoi ils sont étroitement liés l'un à l'autre. Dans les pays où l'ancien régime a été miné par la guerre, la révolution commence. Son point de départ, son foyer primordial, c'est la Russie, pays où l'ancienne structure politique et sociale, complètement pourrie, a opposé le moins de résistance aux forces destructrices de la guerre — ce qui fait qu'elle est tombée la première. Ainsi le pays le plus arriéré de l'Europe, qui n'a passé ni par les commencements de la liberté bourgeoise ni par la civilisation bourgeoise est devenu d'une façon inattendue un champ d'expérience pour la première tentative de réorganisation de la société sur des bases communistes.

Les circonstances dans lesquelles la classe ouvrière ou son avant-garde constituée par les éléments les plus conscients, les plus intrépides, les plus résolus, prend le pouvoir apparaissent similaires dans tous les pays, dans la mesure où cette prise du pouvoir a lieu soit au début de la catastrophe économique, soit au cours de son développement ultérieur. Les mêmes phénomènes : insuffisance du ravitaillement, manque de vêtements, de combustible ou d'éclairage et, dans le domaine de la production, manque de matières premières, de machines, manque de moyens de communications et de transport, manque de main-d'œuvre, d'argent et de crédit — qui en 1917 ont concouru à l'écroulement de l'ancien régime en Russie et qui maintenant agissent dans le même sens en Allemagne, créent aussi des obstacles presque insurmontables au développement victorieux de la reconstruction socialiste de la société.

Il va de soi que ces conditions générales agissent différemment selon les particularités politiques et sociales de chaque pays, c'est-à-dire selon l'impulsion donnée depuis des siècles par les forces historiques et selon le degré d'épuisement économique et de désorganisation sociale du pays au moment où les rênes du pouvoir sont arrachées des mains de l'ancien gouvernement. Mais il est douteux qu'il y ait un autre pays où l'influence de ces conditions désastreuses fassent autant obstacle à la reconstruction socialiste de la société qu'en Russie.

Dans un discours prononcé à la fin de mars 1918 devant une réunion communiste de Moscou (1), Trotsky a énuméré les principaux obsta-

cles qui s'opposent à la reconstruction socialiste de la Russie. Il divise ces obstacles en objectifs et subjectifs. Trotsky classe parmi les premiers la désorganisation générale de la vie économique, celle des voies et communications, la terrible insuffisance du matériel de transport, le défaut de combustible, la désorganisation totale des fabriques et des ateliers. A la fin de son livre *la Révolution d'Octobre*, dans lequel il a entre autres examiné cette même question, il résume de la façon suivante les difficultés objectives de la reconstruction observées au début de la révolution :

Economiquement le pays avait été amené par la guerre au dernier degré de l'épuisement. La révolution a détruit l'ancien appareil administratif et n'a pas encore eu le temps de le remplacer par un nouvel appareil. Des millions de travailleurs ont été arrachés par une guerre de trois ans à toute activité productrice, déclassés et psychologiquement déracinés de leur milieu. L'énorme production militaire établie sur des bases économiques insuffisamment préparées absorbait toutes les ressources vitales du pays et sa démobilisation entraînait les plus grosses difficultés. L'anarchie économique et politique s'était largement répandue dans tout le pays. —

Trotsky classe parmi les difficultés subjectives l'insuffisance d'organisation, de discipline et d'expérience chez les ouvriers. Historiquement, dit-il, les faiblesses du prolétariat russe sont expliquées par tout son passé politique et économique et d'abord par les formes purement rurales de sa vie. Ces formes s'opposaient à l'apparition de personnalités libres et douées d'initiative. « Il n'y avait qu'une masse compacte qui vivait et mourait comme vivent et meurent les nuées compactes de sauterelles ». La révolution a, la première, éveillé dans ces masses la personnalité humaine. Et ce réveil devait nécessairement avoir au début un caractère anarchique. Chez le paysan et l'ouvrier qui n'avaient été jusqu'à présent que les esclaves du tsar, de la noblesse et de la grosse bourgeoisie, des taillables et des corvéables à merci, un vil bétail ou une foule destinée à actionner des machines, les inclinations égocentriques et les passions se manifestèrent tout à coup avec une violence furieuse. Chacun de ces opprimés se sentit maintenant le centre du monde. Un orgueil sans mesure, des velléités désorganisatrices, le goût du brigandage, des tendances individualistes et anarchiques se manifestèrent soudainement dans les masses avec une force irrésistible, marquant de leur sceau toutes les actions de celles-ci au cours des premiers mois qui suivirent la révolution d'octobre. Ces phénomènes se manifestèrent avec le plus de force chez ceux qui étaient déracinés de leur milieu social, c'est-à-dire chez les soldats démobilisés. Trotsky, expliquant le relâchement des masses au cours de la première période de la révolution prolétarienne, écrit :

La classe paysanne russe a été pendant des siècles ployée sous la discipline élémentaire et barbare de la terre et écrasée en outre par la discipline de fer du tsarisme. Le développement économique a miné la première discipline, la révolution a détruit la seconde. Ces manifestations anarchiques ont été la conséquence inévitable du joug antérieur.

En d'autres termes, les masses populaires russes sont entrées dans la période de la révolution so-

(1) Edité en Suisse, en brochure, sous ce titre : *Arbeit, Disziplin und Ordnung werden die sozialistische Republik retten.*

cial prolétarienne avec une mentalité formée sous l'influence des conditions d'existence et des relations qui régnaient dans le milieu social antérieur à la bourgeoisie. Pendant de longs siècles, ces masses ont vécu sous le joug d'un despotisme à demi asiatique, dans le cadre étroit des sociétés agricoles primitives, et voici qu'elles sont, presque sans transition, appelées à accomplir une tâche presque surhumaine, appelées à créer sur les ruines de la Russie tsariste une république socialiste. La Russie a, en réalité, sauté la période de la liberté bourgeoise et de la culture bourgeoise ; elle n'a vécu le capitalisme que sous une forme abrégée et déformée. Mais à côté de l'influence négative de ce développement sur l'âme populaire — influence constamment et très nettement soulignée par Lénine et Trotsky — on peut en indiquer les côtés très positifs. Ils sont tellement importants qu'ils donnent, semble-t-il, au prolétariat russe la possibilité de devenir l'avant-garde de la révolution prolétarienne, le premier travailleur actif de la transformation sociale. Une inextinguible flamme idéaliste, l'amour de la vérité profonde et sans fard de la vie, l'aspiration aux sommets les plus hauts, à l'infini, à l'inaccessible, la haine du faux et des demi-mesures, la haine de tout ce qui est approximatif et incomplet, un grand désir d'obtenir « tout ou rien », telles sont les qualités de l'âme populaire russe qui, dans une large mesure explique le beau radicalisme absolu et l'idéalisme fermé de principe des révolutionnaires russes.

Mais dans cette âme populaire russe formée par l'histoire, il y a aussi des côtés faibles qui se font sentir dans l'activité pratique, nous voulons dire dans l'exécution. D'abord on peut lui reprocher le manque des qualités cultivées au plus haut point par la société bourgeoise, telles que l'amour de l'ordre, la ponctualité, l'application, les aptitudes organisatrices (1). Les masses russes, jusqu'à la révolution, n'ont pas eu la possibilité de recevoir une éducation politique et sociale en prenant part à la vie sociale et en entrant dans de vastes organisations. Ces masses vivaient dans des conditions qui n'étaient aucunement propices au développement des sentiments civiques et de la self-discipline. Qualités développées dans le peuple par la liberté bourgeoise et dont le règne total et prolongé de cette liberté, comme c'est le cas en Angleterre, fait à la fin des fins quelque chose de tout naturel, qui va de soi. Les masses russes éprouvant encore le premier enthousiasme de la liberté, la première joie de la délivrance d'un joug insupportable qui faisait de leur existence entière un long martyre, doivent maintenant, sans préparation aucune, s'assimiler les qualités que d'autres peuples ont mis des siècles à cultiver et à créer. Elles doivent se libérer de leur licence, de leur individualisme illimité, de l'égoïsme, de la corruption, des instincts cupides et de tous leurs autres défauts anarchiques qui se sont manifestés avec une telle force dès le premier stade de la révolution. Trotsky, dans le discours que nous avons cité, appelle ces faits une *maladie d'enfance*, une maladie organique inévitable, dans le cours du développement des masses opprimées.

Nous serions des aveugles et des poltrons si nous y voyions un symptôme mortel, un danger inéluctable. Mais c'est pourtant une maladie et

(1) « Le Russe est un mauvais travailleur comparé au travailleur des pays avancés. Il ne pouvait en être autrement, sous le régime tsariste parmi les survivances du servage. Apprendre à travailler c'est une tâche que le gouvernement des Soviets doit poser devant le peuple dans toute son ampleur ».

nous devons faire tout notre possible pour la guérir au plus tôt.

Ainsi s'expliquent les continuel appels de Lénine, de Trotsky et des autres chefs aux masses pour les inviter à observer leur self-discipline, à garder leur maîtrise d'elles-mêmes. Et aussi l'insistance, qui étonne et qui déplaît au premier abord, avec laquelle Lénine, dans son discours prononcé au Soviet de l'Economie Populaire fait ressortir la nécessité absolue d'une « discipline de fer » dans les ateliers, dans les chemins de fer, etc., la nécessité de l'obéissance indiscutée des ouvriers aux chefs qu'ils ont élus aux mêmes (1).

Outre les difficultés énumérées par Trotsky, il en est d'autres encore qui entravent considérablement la réalisation du socialisme en Russie : elles sont les conséquences de la situation faite à la République des Soviets par la politique de l'impérialisme international. La paix de Brest-Litovsk a coupé la Russie centrale des riches provinces du sud qui approvisionnaient en pain les grandes villes. Il y a plus : cette paix a privé la Russie de ses sources de naphle et de pétrole, tandis que le ravitaillement de ces produits était indispensable pour la reconstitution des voies de communication et pour l'approvisionnement des usines en matières premières.

Aussitôt après cette « paix malheureuse », commencèrent les intrigues de l'Entente qui, alliée à tous les éléments contre-révolutionnaires, provoqua en Russie même la révolte des prisonniers de guerre tchéco-slovaques contre le gouvernement des Soviets, coupant ainsi la Russie centrale du Volga (ce ne fut heureusement que très temporairement) du bassin du Donetz et de la Sibérie, c'est-à-dire des régions qui avaient pour le ravitaillement en vivres — poisson, beurre, viande, pain — autant d'importance que l'Ukraine (2).

Dans sa lettre au gouvernement français, publiée par la *Nouvelle Internationale*, René Marchand, correspondant du *Figaro* en Russie, établit indiscutablement que les représentants officiels de la France tentèrent de détruire les ponts sur les lignes de chemin de fer les plus importantes de la Russie, afin de désorganiser complètement le ravitaillement de Petrograd et de Moscou et de provoquer ainsi la famine et les désordres qui devaient s'ensuivre.

Il va de soi que les Etats-Unis ne donnèrent à la République des Soviets aucune aide sous forme de crédits, de capitaux, de machines, d'envois de spécialistes, etc. ; elle avait pourtant compté sur ce concours et s'était efforcée de se l'assurer en faisant au capital américain toutes espèces de concessions.

Le lecteur ne peut, d'après ce qui précède, se faire qu'une faible idée — qu'une très faible idée — des énormes difficultés qui se sont opposées et qui s'opposent encore à la reconstruction socialiste de la Russie. Si l'expérience des bolcheviks échouait complètement, on pourrait en toute tranquillité de conscience rejeter sur les circonstances la responsabilité de cet échec ; on n'en pourrait

(1) Ces objurgations n'ont naturellement rien de commun avec les appels des social-patriotes allemands pour le maintien de l'ordre et avec leurs conseils, prodigués aux ouvriers, de ne point faire grève afin de ne pas mettre l'industrie en danger. Les masses russes se sont libérées du capital ; les masses allemandes ont encore à faire cet effort : la différence est notable.

(2) On ne peut donc que s'indigner du cynisme d'un médecin de l'hôpital français de Petrograd qui a osé critiquer le « régime bolchevik de la faim », dont la responsabilité retombe sur ses propres compatriotes. Ces informations ont été publiées sans commentaires par le journal hollandais *Nieuwe Rotterdamse Courant*.

tirer aucun argument ni contre la socialisation ni contre les hommes qui ont tenté de la réaliser. Mais l'expérience n'a nullement subi un échec complet. Au contraire, en dépit des circonstances les plus défavorables, la force créatrice des masses et le caractère viable des institutions socialistes se sont affirmés, prouvant non seulement la possibilité de la prise du pouvoir gouvernemental par les masses ouvrières et paysannes, mais encore celle de leur utilisation en vue de supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme et de jeter le fondement de la société communiste.

Le fait que cette expérience n'a pas subi un échec nous est prouvé par toute une série de circonstances que nous énumérerons successivement. C'est d'abord l'existence du gouvernement des Soviets jusqu'à l'heure actuelle, c'est-à-dire pendant plus d'un an et demi depuis l'insurrection victorieuse qui lui a donné le pouvoir en octobre 1917. Le fait de sa durée en dépit de la paix désastreuse pour la Russie de Brest-Litovsk, en dépit des complots continus de l'Entente, en dépit d'une famine terrible qui torture la population des villes, en dépit de la menace toujours grandissante d'une coalition capitaliste mondiale contre la République des Soviets, montre par lui-même que le gouvernement des Soviets, malgré ses mesures souvent dures et souvent arbitraires, s'appuie sur la confiance et l'amour des grandes masses. Il prouve aussi qu'il a réussi à améliorer, sous bien des rapports, la situation de ces masses, à éveiller en elles l'espoir d'une libération totale, à les disposer à subir, afin d'y arriver toutes les privations et à travailler en limitant leurs besoins. L'existence du gouvernement des Soviets pendant un an et demi prouve qu'il a réussi à faciliter la régénération des masses du peuple russe.

La même preuve nous est donnée par la force croissante et par les capacités militaires de l'armée rouge. Les masses russes se battent volontiers pour la République des Soviets, quittent pour elle leurs amis et leur travail, se soumettent à la discipline militaire, versent leur sang. Tenant compte de l'incroyable épuisement provoqué par la guerre que l'on put observer sur ces masses en 1917 et de leur désorganisation totale au début de la révolution, il faut à notre avis voir dans ces faits une preuve très convaincante du dévouement actif du peuple russe au gouvernement des Soviets.

En troisième lieu, le changement d'état d'esprit des partis socialistes petits-bourgeois (mencheviki et socialistes-révolutionnaires de droite) et des intellectuels bourgeois a une énorme importance. Les mencheviki (et consorts) ont renoncé à l'opposition et consentent maintenant à former un bloc gouvernemental pour la défense de la République des Soviets ; les intellectuels se sont soumis et ont cessé leur résistance passive. Ils mettent maintenant leurs forces à la disposition de l'ordre nouveau et entrent de plus en plus dans l'organisme politique du gouvernement des Soviets. Autour de ce gouvernement se groupent peu à peu, toutes les forces vives du peuple russe, prêtes à défendre la Russie contre l'assaut du capitalisme international (y compris le capitalisme allemand) (1).

À côté de ces preuves indirectes du succès de l'expérience socialiste, nous en avons des preuves directes telles que les informations russes officielles : radiotélégrammes gouvernementaux, articles

(1) Un manifeste de l'Entente publié récemment à Odessa s'exprime dans les termes suivants au sujet des Allemands : « Les Allemands ne sont pas venus ici en conquérants, mais en défenseurs du droit. C'est pourquoi leur but était le même que le nôtre ».

des journaux bolcheviks et du journal français *Demain*, et enfin informations du bulletin *Russische Nachrichten* (1), officieux qui parut pendant un certain temps à Berne et dans lequel toutes les informations des journaux russes sur la transformation sociale étaient soigneusement exposés. Si certains lecteurs du journal *De Nieuw Tijd* estimaient que ces renseignements ne sont pas probants parce qu'ils sont empruntés aux organes officiels des Soviets, je leur ferai observer qu'il en est de même de toutes les informations officielles, de toutes les statistiques, etc., de tous les pays. Cette circonstance, croyons-nous, ne permet à personne de considérer ces informations comme absolument dépourvues de valeur et de ne pas en tenir compte. Dans la plupart des cas, il est naturellement difficile d'établir dans quelle mesure les décisions adoptées par les gouvernements sont efficaces et dans quelle mesure elles restent sur le papier. À cet égard l'immense travail de transformation du gouvernement des Soviets ne se distingue pas du petit travail de réforme des gouvernements bourgeois, accompli dans les cadres de la société capitaliste. À tous ceux qui haussant les épaules, parlent des mesures prises sur le papier par les bolcheviks, nous adressons cette question : connaissent-ils au seul pays dans le monde où des mesures de législation ouvrière aussi innocentes que la diminution de la journée de travail d'une heure ou d'une demi-heure, soient immédiatement réalisées dans toute leur ampleur ? À titre d'exemple, l'histoire de la législation ouvrière en France ou en Hollande nous apprend même bien autre chose ! Elle nous montre que de longues années s'écoulaient souvent avant que les mesures, celles mêmes qui ne touchent au système capitaliste que superficiellement, puissent être appliquées d'une façon générale. Comment pourrait-on être aussi exigeant envers des mesures qui signifient une transformation colossale, un bouleversement radical de la vie politique, économique, sociale et intellectuelle ? Il n'est que des gens tout à fait superficiels ou remplis de haine qui puissent railler les premiers pas du gouvernement des Soviets, pour cette seule raison que les décrets de ce gouvernement ne sont pas appliqués immédiatement et partout.

D'ailleurs, il est très probable qu'une partie des réformes les plus importantes entreprises par les Soviets s'accomplissent maintenant en Russie beaucoup plus rapidement que ne s'accomplissaient par le passé dans tous les États bourgeois les petites réformes qui avaient pour but la protection du travail. Aux époques révolutionnaires, les masses populaires elles-mêmes se soucient de faire appliquer les nouvelles décisions ; en outre, ces décisions ne constituent souvent que la généralisation et la sanction des conquêtes de leur action directe révolutionnaire. C'est pourquoi nous pouvons affirmer sûrs de ne pas nous tromper, que les tentatives de transformation de la vie politique, économique et intellectuelle qui ont lieu en Russie, par suite de leur ampleur et de leur profondeur, transformeront très promptement et de fond en comble tout l'organisme social. Naturellement cette affirmation n'est valable que dans l'ensemble ; il y aura certainement toute une série de domaines dans lesquels, par suite de l'impuissance des organes exécutifs de l'incompréhension, du manque de connaissances et d'expérience, par suite de la faiblesse de la conscience socialiste des

(1) L'édition de ces bulletins a été brusquement interrompue par suite de l'agression du gouvernement suisse contre les Russes, de l'expulsion de la mission des Soviets et de la terreur gouvernementale qui l'a suivie.

masses, les dispositions et les mesures adoptées resteront, jusqu'à un certain point lettres mortes. Le niveau peu élevé des besoins des masses ouvrières est aussi un facteur qui agit dans ce sens.

« Maudite absence de besoins » que dénonçait déjà Lasalle ! C'est ainsi que Zinoviev se plaignait amèrement dans la *Pravda* (septembre 1918) de l'inertie du prolétariat de Petrograd qui, par timidité, par habitude aussi de vivre pendant de longues années dans des conditions indignes de la vie humaine, ne pouvait se décider à s'installer dans les appartements spacieux et salubres des quartiers bourgeois, préférant habiter des caves et des masures.

Les transformations plus importantes suscitées par la révolution dans la vie des masses n'ont pas un caractère économique mais plutôt politique. En d'autres termes, elles ne sont pas d'ordre matériel mais plutôt d'ordre moral. C'est que la passivité des masses, qui n'étaient jusqu'à présent qu'un objet de violence et d'exploitation, a été summonnée. La révolution, les entraînant au combat pour un nouvel ordre social, en a fait pour la première fois des personnalités, c'est-à-dire des individualités douées de volonté et agissantes. A l'époque même où il critiquait àprement le gouvernement des Soviets, Maxime Gorki, le plus grand des écrivains russes actuels, soulignait l'heureuse portée de ce changement. Grâce à lui, en effet, la situation politiquement et intellectuellement arriérée du peuple russe par rapport à d'autres peuples, disparaît peu à peu tous les jours ; il rattrape maintenant rapidement les autres peuples et il les dépasse même grâce à son intérêt si vif pour les questions politiques et économiques, grâce à la force de ses sentiments civiques et à son dévouement à la cause commune. Son expérience politique se développe, peut-on dire, par une série de bonds comme son intérêt pour les questions économiques et sociales ou pour les questions de culture intellectuelle. En un mot, le niveau de sa culture générale s'élève rapidement et irrésistiblement, car la culture n'est pas autre chose que l'intérêt pour les questions et les tâches sociales. Rien d'étonnant à ce que le peuple russe ait, comme l'attestent des témoins, brisé avec une promptitude surprenante pendant les premiers mois de la révolution sociale les chaînes de son ignorance, et se soit aussi rapidement assimilé les connaissances élémentaires. La révolution sociale qui remplit les masses de force active et d'espoir, qui donne à leur vie un but noble et grand est dans le monde l'un des plus grands facteurs de la culture.

L'activité révolutionnaire du prolétariat russe est liée de la façon la plus étroite aux formes d'organisation spontanément créées par les premiers élans de la force révolutionnaire créatrice et par la suite consolidées et élargies par le gouvernement des Soviets. La transformation révolutionnaire de la vie politique, et la construction organique qui l'accompagne, la création d'organisations dans lesquelles la volonté des masses laborieuses peut se manifester librement, constituent les fondements de toute l'œuvre créatrice du nouveau régime dans tous les domaines. C'est pourquoi notre examen de l'activité des bolcheviks doit débiter par une brève étude de nouvelles formes de la vie politique créées par la révolution. Nous examinerons ensuite les résultats qui ont été atteints dans les domaines économique, social, intellectuel et moral. Il va de soi que ces questions que nous divisons et examinons séparément — comme l'exige l'analyse scientifique — sont en réalité indissolublement liées les unes aux autres.

Le développement de la transformation politique c'est-à-dire la consolidation et l'extension de la dic-

tature de classe du prolétariat sont impossibles et inconcevables sans une reconstruction socialiste, économique, sociale, intellectuelle et morale. Au fur et à mesure que les masses laborieuses se libèrent du fardeau des trop longues journées de travail, de la misère, de l'oppression, de l'insécurité de leur existence, du besoin, de l'ignorance, des préjugés, de l'avilissement de la crasse, de l'ivrognerie, des maladies, de l'amour-propre, de la licence et de la grossièreté, elles peuvent, avec une force toujours plus grande, agir en tant que classes gouvernantes et assurer à la fois leur propre bien et celui de l'humanité entière.

Henriette ROLAND-HOLST.

LE BULLETIN COMMUNISTE

est en vente

123, rue Montmartre.

A la librairie de l'*Humanité*.

A la librairie du *Journal du Peuple*.

A la librairie du *Populaire*.

A la *Vie Ouvrière*, 96, quai de Jemmapes.

A l'A.R.A.C., 12, rue Grange-Batelière.

A la Maison Commune, 49, rue de Bretagne.

Au kiosque de la Bourse du Travail.

Et tous les lundis à la 9^e section, 41, faubourg Montmartre.

A *Saint-Ouen*, au Comité de la 3^e Internationale.

A *Fontenay-sous-Bois*, au Comité de la 3^e Internationale.

A *Montrouge*, à la section socialiste.

A *Putaux*, à la librairie Habach, 23, boulevard Richard-Wallace.

A *Levallois*, à la librairie, 31, rue Chevallier ; chez Velland, 38, rue de Courcelles ; chez Rigaud, 22, rue de Courcelles.

A *Saint-Denis*, chez Bourge, 248, avenue du Président-Wilson.

A *Billancourt*, chez Mme veuve Rosset, 100, route de Versailles.

A *Boulogne*, chez Mme Plessis, 84, avenue de la Reine.

EN PROVINCE

A *Bordeaux*, à la librairie Montbelley, 4, rue Cursol.

A *Marseille*, à la Jeunesse Socialiste (3^e Internationale), 6, Cours Saint-Louis.

A *Lyon*, au *Lyon Communiste*, 44, cours Morand.

A *Alger*, au journal *Demain*, 4, rue Négrier.

A *Nantes*, à la librairie sociale, 46, quai de la Fosse.

A *Epinal*, à l'Union des Syndicats ouvriers des Vosges.

A *Roubaix*, à la librairie Claisse, 33, rue du Bois.

A *La Montagne* (Loire-Inférieure), à la Coopérative Prolétarienne.

A *Limoges*, au Comité de la 3^e Internationale.

Au *Havre*, au Cercle Franklin.

A *Graville* (Seine-Inférieure), chez Labelle ; Levallois, 302, rue de Normandie ; Bardet, 22, place Gambetta.

A *Arles*, à la librairie Veuve Deshons, boulevard des Lices.

A *Tours*, à la Bonne Guerre, 10, rue d'Entraigues.

A *Grenoble*, dans les kiosques et au dépôt central, maison Bron, 2, rue Denfert-Rochereau.

A *Nancy*, au Comité de la 3^e Internationale.

A *Montceau-les-Mines*, chez Baujard, rue Carnot.

A *Toulouse*, chez Mme Lacaze, avenue Lafayette.

A *Halluin* (Nord), à la Jeunesse Socialiste, 53, rue Saint-André.

A *l'Isle-sur-Sorgue* (Vaucluse), chez M. Giraudon.

Réflexions sur le Complot

M. le juge d'instruction Jousselin, tout en instruisant le grand complot, s'instruit. Il est peut-être encore capable d'un certain développement intellectuel. Peut-être finira-t-il par comprendre que la lutte des classes n'est pas une invention révolutionnaire : ce qui est révolutionnaire, c'est que les travailleurs prennent conscience du phénomène capitaliste de la lutte des classes. Peut-être comprendra-t-il que celui qui ne vit pas de son travail vit de l'exploitation du travail des autres. Peut-être saisira-t-il que c'est une thèse soutenable de fonder le droit à l'existence sur le fait de travailler. Et le droit à l'existence n'est-il pas la condition préalable de tous les autres droits ? Qui sait ? le grand complot n'est peut-être qu'un complot préparatoire ayant pour objet de soviétiser l'esprit des juges d'instruction. A votre place, Monsieur Jousselin, je me méfierais.

En attendant que M. Jousselin s'instruise, il nous instruit. Jusqu'ici je croyais que selon la légalité bourgeoise, le complot était avant tout une *action concertée*. En accusant le Comité de la 3^e Internationale, le Parti Communiste, et le Syndicalisme minoritaire d'avoir comploté, M. Jousselin nous apprend que le complot, c'est l'intention de renverser le régime capitaliste, même sans s'être organisé et concerté pour cela. C'est une thèse juridique nouvelle. Quand nous renverserons le régime capitaliste, j'espère que nous ne ferons pas un complot à la Jousselin, mais un vrai complot, quelque chose de bien organisé, quelque chose qui réussira.

Mais, au fait, les détenus politiques que vous avez pris soin de réunir ne complotent-ils pas à la Santé ? A votre place, Monsieur Jousselin, je me méfierais.

Je crois devoir appeler l'attention du gouvernement et de sa docile magistrature de répression sur un fait dont il n'a peut-être pas saisi toute l'importance.

Dans le silence du laboratoire, par des procédés électriques, des savants ont produit des rayons cathodiques. Vous allez comprendre combien cela est grave. Représentez-vous bien que ces rayons sont formés par la projection de particules dont la masse est bien plus petite que celle des atomes et des molécules. Ces toutes petites particules se nomment les ions et portent en eux une grosse charge électrique. Ces ions pénètrent à toute vitesse la matière formée d'atomes et de molécules. Ils en démolissent la structure qui, jusqu'à ces dernières années, paraissait indestructible. Des atomes qu'on avait crus jusque-là insécables, ils arrachent des ions semblables à eux-mêmes. Ils procèdent à un regroupement particulaire nouveau et libèrent dans la matière, inerte jusque-là des énergies puissantes et nouvelles. Ils ionisent la matière.

Eh bien, moi, je vous le dis, c'est grave. Ces ions sont révolutionnaires. Ils font du bolchevisme moléculaire. Qu'attend le gouvernement pour agir ? A quand la Haute Cour pour M. Becquerel et ses ions.

Nous, nous sommes des types dans le genre des ions. Nous sommes des tout petits, mais très actifs. Nous portons en nous une charge d'électricité révolutionnaire formidable. Lancés dans la structure sociale capitaliste, nous la décomposons. Nous lui arrachons des ions semblables à nous-mêmes. Et de la masse jusque-là inerte des travailleurs, nous faisons surgir les énergies puissantes et nouvelles qui se cachaient sous son apparente inertie. Nous procédons à un regroupement nouveau des éléments sociaux. Nous ionisons la société.

Allez-y de votre Haute Cour, qui n'est plus la Basse Cour où se rassemblent pour les cris d'alarme les vieilles oies chargées de garder le Capitole capitaliste. Vous n'empêcherez pas plus le rayonnement du Communisme que vous n'empêcherez les rayons cathodiques. Comme ils sont la vérité scientifique nouvellement apparue, nous sommes la vérité sociale nouvellement apparue. La vérité scientifique, la vérité sociale, toute vérité est révolutionnaire. Est-ce qu'on étouffe la vérité ?

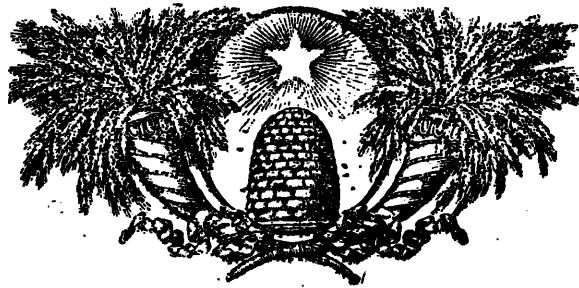
Mais vous, les gouvernements d'erreur et de mensonge, vous êtes affolés. Vous vous en prenez à n'importe qui, n'importe comment. Toutes les extravagances de la peur tatillonne et qui ne comprend pas ! Vas-y, Perrin Dandin :

Il fit couper la tête à son coq, de colère.

Le coq dont vous voulez faire la victime de votre affolement, c'est le vieux coq gaulois. Au sortir de la nuit capitaliste ensanglantée, il lance, joyeux et fort, le strident cocorico révolutionnaire qui réveille les foules, et tourne vers l'Orient, vers la Russie, vers la rouge aurore communiste, solidement planté sur la terre de France, il appelle à plein gosier l'éclatante lumière.

Tu veux l'étrangler, Perrin Dandin. Prends garde. Il se défendra, bec et ongles.

Albert TREINT.



Vers les Jeunesses Communistes

Le dimanche 25 juillet, le Congrès de la minorité des J. S. de France, convoqué par les soins du Comité pour l'autonomie et la 3^e Internationale, s'est réuni à Puteaux. En voici le compte rendu.

Séance du matin

Lecture est donnée de télégrammes et lettres de sympathie des fédérations étrangères. Les représentants des jeunesses étrangères sont ensuite entendus. C'est d'abord *Volny*, délégué yougoslave et de l'Internationale Communiste des Jeunes, qui fait un brillant exposé de la situation des Jeunesses aux prises avec : d'une part, l'inertie des masses, d'autre part, les préjugés petits bourgeois de beaucoup de socialistes. *Volny* démontre la duplicité des « reconstructeurs » que, comme *Lénine*, il range parmi les contre-révolutionnaires. Il termine, vigoureusement applaudi en exprimant ses espoirs de voir bientôt, en France, une fédération des Jeunesses communistes.

Schulzbachner, au nom des Jeunesses suisses et allemandes, apporte le salut de ces organisations. Il retrace les luttes victorieuses des Jeunesses suisses contre les « déformateurs du socialisme » et demande aux Jeunesses de France de suivre ce salutaire exemple.

Ugarte, délégué du Parti Communiste espagnol, lui succède. Il fait, préalablement, constater au Congrès la présence, dans la salle, de notre bon ami *Mérimo Gracia*, secrétaire du Parti Communiste espagnol. Il évoque les anciennes et dures batailles qu'eurent à mener les Jeunesses pour la formation de ce Parti, qui, à l'heure présente, jouit d'une influence très réelle sur les masses et dirige avec ardeur l'action communiste en Espagne.

Bétron apporte au Congrès le salut de *Clarté* et l'assure de l'aide de ce groupement qui voit avec joie l'évolution qui s'opère dans les Jeunesses.

Humberdot, au nom du Comité de la 3^e Internationale, définit ce que doit être le rôle des Jeunesses. Il constate la faillite des « vieux » et place ses espoirs dans les jeunes générations. Très applaudi, *Humberdot* assure le Congrès de l'entier appui du Comité de la 3^e Internationale.

La citoyenne *Brunet*, qui le remplace à la tribune, parle au nom des syndicats minoritaires et des femmes socialistes. Elle fonde, elle aussi, de gros espoirs sur l'action des jeunes et fait un appel en faveur de l'émancipation féminine.

Laporte, au nom du « Comité pour l'autonomie et la 3^e Internationale », remercie les orateurs de leurs réconfortantes paroles, fait un exposé de la situation qui est, dit-il, révolutionnaire et fait applaudir les noms des héros et des martyrs de la révolution russe et du mouvement communiste international.

Le Comité de la 3^e avait pris l'initiative de réunir, en vue d'établir une étroite entente, divers camarades des deux minorités des Jeunesses, ainsi que des Etudiants Communistes. Après une longue discussion, cette entente fut scellée. On chargea *Volny* d'en présenter les conclusions au Congrès.

Séance de l'après-midi

La citoyenne *Brunet* préside.

V. Radi fait le rapport de la commission des mandats nommée le matin. Il en résulte que 95 délégués représentant 4.611 membres sont présents. Après lecture des différentes motions, une discussion très vive, mais cordiale, s'engage.

Le Congrès adopte d'abord par acclamation à l'unanimité, la motion d'adhésion sans réserve à la 3^e Internationale présentée déjà par le Comité à la Conférence de Troyes. Le débat aborde la question de la scission.

Kalmanovitch (Seine) ouvre le feu en se déclarant pour la scission immédiate. Les jeunesses, selon lui, doivent prendre leur essor vers le communisme. *Féji* (Rhône), n'est pas contre la scission, mais veut d'abord faire tout pour transformer la fédération.

Mérimo refait l'historique de « l'autonomie ». Il est contre la scission et préconise la formation de jeunesses communistes parallèlement aux Jeunesses Socialistes. Il critique le Comité de l'autonomie qui, à son avis, n'a pas assez fait d'action.

Laporte retrace la vie du Comité et s'élève contre les propos de *Mérimo*. « Si des camarades estiment insuffisante l'action du Comité, ils doivent venir dans son sein pour l'amplifier ». Il se prononce pour la formation des Jeunesses Communistes.

Lipinsky est pour la scission immédiate. Mais dit qu'elle ne doit pas se faire spécifiquement pour elle-même, mais pour la libre manifestation du Communisme.

R. Radi condamne l'attitude de l'ainé à Milan et dépose en la défendant une motion pour la convocation d'un Congrès de la Fédération.

Henri Méric adjure les jeunesses de se réveiller. *Roussel* parle dans le même sens.

Volny donne l'opinion de l'Exécutif de l'Internationale des Jeunesses et rapporte les conclusions adoptées à la réunion de la Commission. Il dépose une motion que nous reproduisons d'autre part. *Radi* retire, devant ce fait, la sienne. *Laporte*, au nom du Comité retirant sa motion de scission immédiate, la 17^e Jeunesse la reprend à son compte.

Auclair, au nom de sa fraction, déclare se rallier à la motion *Volny* et espère que, désormais, nous serons unis.

Mérimo, qui est contre la motion, *Volny* en dépose une dans le sens des idées qu'il a défini précédemment.

Laporte votera celle de *Volny* et rend hommage à l'action courageuse de ce camarade. Après de nouvelles interventions de *Brunet*, *Auclair*, *Schulzbachner*, *Humberdot*, la motion *Volny*, mise aux voix, est adoptée par 4.091 mandats contre 520 ; ces derniers se partagent entre celle de la 17^e section et celle de *Mérimo*. Devant ce vote, les délégués de la 17^e et *Mérimo* déclareront se rallier à la majorité.

La Commission prévue, pour l'élaboration d'un programme communiste à présenter aux jeunesses, est nommée. En font partie : *Laporte*, *V. Radi*, *Mérimo*, *Auclair*, *Féji*, *Kalmanovitch*, *Lipinsky* ; en outre, le Comité de la 3^e enverra deux représentants.

Diverses motions sont encore adoptées : une de solidarité entière avec les membres du « complot ». Une pour l'amnistie générale, contre le militarisme. Une saluant les victoires des armées rouges contre l'impérialisme mondial. Une de sympathie au Congrès de Moscou. Une en faveur de la création d'un journal hebdomadaire de Jeunes ; à ce sujet, tous les congressistes s'engagent à faire dans leur région, l'effort nécessaire.

La résolution adoptée

Le Congrès des Jeunes Socialistes se réclamant de la 3^e Internationale réuni à Puteaux, le 25 juillet 1920, donne mandat à ses délégués au Comité National d'exiger la convocation dans un délai maximum de deux mois d'un Congrès National extraordinaire.

Charge la Commission, qu'il a élu, de rédiger un programme d'action communiste. Ce programme, qui sera porté à la connaissance de toutes les jeunesses avant le Congrès, servira de base à la Fédération des Jeunes communistes qui, en tout état de cause, sera formée à ce Congrès. Toutes les sections qui se prononceront sur ce programme d'action se feront une obligation d'exécuter les décisions que l'ensemble de la fraction communiste adoptera à ce Congrès, dont l'aboutissement logique sera la création d'une Fédération de Jeunes Communistes, épurée des éléments réformistes.

Comité de la 3^e Internationale

Réunion Plénière

La réunion plénière du Comité de la 3^e Internationale aura lieu le vendredi 6 août, à 20 h. 30, 49, rue de Bretagne.

LA COLLECTION...

...du BULLETIN COMMUNISTE sera dans quelques mois introuvable. Il ne nous reste qu'un nombre d'exemplaires fort limité.

Les dernières collections sont en vente au prix normal : 50 centimes le numéro. (Nous sommes étrangers à la spéculation.)

Il est inutile de vanter l'intérêt et la valeur de cette collection unique d'écrits des grands hommes de la Révolution russe, des Révolutions d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie.

Que ceux qui veulent posséder la collection complète se hâtent. Envoi franco contre le montant adressé à notre administrateur. Vingt numéros : 10 francs.

ÉCHANGES

Nous prions les journaux et périodiques de France et de l'étranger auxquels nous envoyons régulièrement le BULLETIN COMMUNISTE, de nous envoyer en échange leurs publications.

NOTRE SOUSCRIPTION

Dix-huitième liste

Une citoyenne, 9^e section, 2 fr. — Leroy, 3 fr. — Lacaze, 3 fr. — Bernot, 3 fr. — Caillot, 3 fr. — Castel, 3 fr. — Wistaz, 3 fr. — Martin, 3 fr. — Un membre du Comité, 10 fr. — Liste de souscription n° 7, 21 fr. 10. — Liste de souscription n° 10, 40 fr. 70. — J. Begot, 3 fr. — Un étudiant communiste, 7 fr. — Liste de souscription n° 39, 27 fr. — Barreau, Marseille, 15 fr. — G.C., 5 fr. — H.C., 5 fr. — Une camarade communiste, 5 fr. — Liste de souscription n° 67, 8 fr. 15. — Pour que Louot, Monatte et Souvarine continuent leur propagande, 10 fr. — Pour la libération de nos amis, 2 fr. — Liste de souscription n° 110, 33 fr. 35. — Citoyenne A..., 15 fr. — Montant d'une quête faite au cours de la manifestation du Pré-Saint-Gervais, remise à Reynaud, 71 fr. 30. — H. Lebouclier, 1 fr. — Ch. Caron, 5 fr. — Anonyme, 0 fr. 50.

Total de la 18^e liste.....Fr. 308 10

Total des listes précédentes..... 3.821 95

Total général.....Fr. 4.130 05

Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3^e Internationale

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Le Numéro ; 50 centimes

ABONNEMENTS :

FRANCE

50 numéros..... 25 francs
20 numéros..... 10 francs
10 numéros..... 5 francs

ETRANGER

50 numéros..... 30 francs
20 numéros..... 12 francs
10 numéros..... 6 francs

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à

René REYNAUD

123, rue Montmartre — PARIS



Travail exécuté
par des ouvriers payés
au tarif syndical

Le Gérant : R. APERCE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
Georges Dangon, imprimeur
123, rue Montmartre, 123, Paris (2^e)